

# Le Chadar (le fleuve gelé)

*Extrait du carnet de voyage d'Annick Pattin*



**Lundi 19 janvier 2004.**

« Chu skol » (eau chaude) à 4 heures trente...

Dolkar a frappé à la porte et elle m'a tendu le plateau avec les deux verres.

Le Dalai Lama a ordonné à son peuple de commencer chacune de ses journées par ce rituel purificateur : boire un verre d'eau bouillie et chaude.

Ce matin du départ, rien ne sera oublié. Les préparatifs sont finis dans les temps. Les sacs de couchage emballés, nous rejoignons la famille au complet et nous savourons notre dernier petit déjeuner. Dolkar, tard hier soir, a préparé les « tagi », sorte de pain-crêpe frites, croustillantes à souhait. Elle doit avoir un secret, elle fait les meilleures de la vallée.

Nous recevons une avalanche de « Khataks », bénédictions et adieux émouvants. (les Khataks sont des écharpes de soie que l'on offre avec cérémonie à celui que l'on désire honorer : marque à la fois de respect, de grande considération, et « porte-bonheur ». Quand tu portes une khatak, les zanskarpas que tu rencontres savent déjà que tu n'es pas un simple touriste...)



Nous marchons sur Padum, les hommes sont très lourdement chargés. Nuit claire, superbement étoilée, très froide, un croissant de dernier quartier de lune diffuse des reflets argentés dans la blancheur du paysage. La neige craque. Le petit chien nous suit. En arrivant à Padum, le jour se lève...

La station de bus est déserte. Nous y sommes à 7 heures cinq. Le bus devait partir à 7 heures. De toute façon, s'il était passé, nous l'aurions forcément rencontré.

Angdus et Tashi, son fils, disparaissent : Richen me parle de sacs ? Nous sommes déjà chargés à bloc ?...

Après une bonne demi-heure d'attente à commencer à « nous les peler », un voisin nous appelle de son toit.

« - Que faites-vous là ?

- Nous attendons le bus pour Zangla.
- Mais il n'y en a pas ! Il a été annulé pour problème mécanique...
- Demain ?...
- Oui, peut-être... »

Nous sommes perplexes. Et où est Angdus ? Richen va à sa rencontre. Il arrive avec son fils, ils sont chargés de deux nouveaux sacs !!!

Angdus, apprenant la nouvelle nous entraîne à Pipiting où nous devrions trouver un camion... Peut-être.

Nous partons, un peu inquiets.

Le petit chien nous suit toujours.

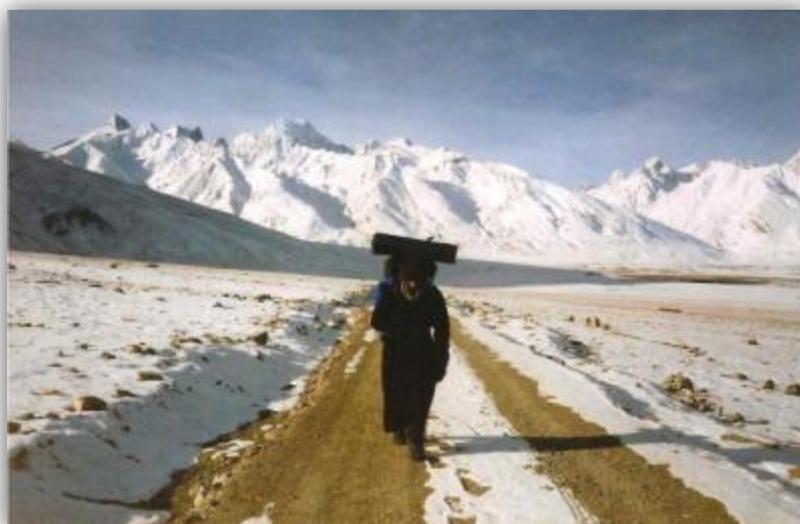
Après le pont, une vieille et sa petite fille nous emboîtent le pas jusqu'au campement des « ouvriers-bagnards » de la route. Là, nous posons nos sacs et haranguons chaque camion qui sort. Finalement, à 9 heures, un chauffeur nous prend... jusqu'à Zangla ? Pas claire, la réponse.

Nous abandonnons le petit chien qui nous regarde partir, assis sur son derrière.

Nous nous sommes hissés à l'arrière avec « Abi » (grand-mère) et sa petite fille. Parcours chaotique et glacé de ... quelques kilomètres seulement ! (5 à 6 sur 35 !!!)



Relâchés dans la nature, le froid se fait moins mordant comme le soleil envahit le paysage.



Jean peine beaucoup sous la charge. Il peste d'autant plus qu'un mal de tête le harcèle depuis notre départ



Nous approchons de Tongde (Stongde) vers 10 heures trente. Un groupe d'Indiens est au travail. Ils concassent des pierres. Nous demandons à leur chef s'ils ont prévu d'aller sur Zangla.

Ce sont bien eux qui doivent se rendre à Zangla, mais seulement en fin de journée. Le camion ne repartira qu'à seize heures. Rendez-vous est pris pour qu'ils nous prennent en charge au passage à Tongde.

Il ne nous reste plus qu'à trouver refuge, repos et nourriture au village et attendre...

Angdus nous guide dans une vaste campa (maison), nous montons à l'étage, dans un grand local plein d'affiches parlant de santé, de vaccinations, etc... Une femme nous apporte du thé et disparaît...

Jean dort. Richen Dorjay aussi. Angdus a sorti son livre de prières et marmonne. Son moinillon de fils végète en se balançant sur... une chaise !!! La première que je vois depuis bien longtemps), le nez dans sa tasse de thé.

« Ce n'est pas la chaleur » dans la pièce ! Heureusement, le soleil passe par les grandes baies vitrées. Le paysage, en face, vers Padum, est enneigé... Plus près de notre regard et plus nous avançons dans cette vallée où commence le Chadar, nous trouvons la couleur uniforme des étendues pierreuses marron-gris avec seulement quelques langues de neige givrée.

Nous sommes dans la maison d'un « docteur ».

Il vient nous saluer. Rien ne le distingue du Zaskarpa-farmer. Il a visiblement peu de « matos » et de moyens. Tout est extrêmement poussiéreux.

En arrivant dans le bas de Tongde, nous avons rencontré de nombreux Zaskarpas, essentiellement des femmes et des jeunes filles, charriant des paniers de pierres et travaillant à la route. Quelques hommes cassent des blocs au maillet. L'activité est très intense malgré le froid.

Nous repartons en direction de Tsazar pour progresser vers Zangla en attendant le « truck » (camion) supposé nous prendre. Nous marchons finalement longtemps. Nous croisons des groupes d'hommes et de femmes, tous acharnés à arracher cette voie carrossable à la montagne. Ils nous annoncent que cet unique camion doit ramener déjà cinquante personnes sur Tsazar et, en tout : soixante-dix sur Zangla !

Nous atteignons Tsazar vers 17 heures trente et attendons, assis sur un tas de ... pierres, l'hypothétique véhicule. Il fait froid.

Il arrive, enfin, très chargé. Un groupe descend. On se tasse. On se bloque comme on peut, entre les pelles et les pioches. Serrés, on se tient plus chaud ! Nous voilà partis pour les derniers quatorze kilomètres, cahotants sur une piste très accidentée et caillouteuse, frôlant des précipices et reniflant la poussière.

Des bonds à chaque secousse nous décollent du fond glacé. Les mains sous les fesses pour amortir les retombées, j'essaie de ne pas me laisser basculer par-dessus le côté de la benne sur lequel je prends appui. Les travailleurs de la route chantent... On dirait qu'ils sont indifférents à la rudesse de tout ce qu'ils vivent...



Une marche en descente dans le silence et le froid et nous atteignons une maison isolée en contrebas.  
 Une lumière, une voix féminine... Nous sommes chez une lointaine parente d'Angdus qui nous accueille, nous réchauffe, nous nourrit et nous abrite pour la nuit.  
 Deux vieilles ultra typiques, une en Peyrac (coiffe traditionnelle) très bavarde ; l'autre, plus humble, file la laine pendant qu'une petite fille câline capte l'attention : voilà pour la compagnie. Nous sommes quelques peu affalés sur le tapis, plutôt exténués, attendant l'instant délicieux de l'abandon dans notre « sac de couchage réconfort » avec impatience.



Détail d'un « Peyrac »

**Mardi 20 janvier 2004.**

Après un « petit déj » - pour tenir au ventre -, même 'tukpa » (soupe) que la veille : pas géniale, nous repartons à huit heures trente pour quelques kilomètres à peine, (nous annonce Angdus) vers le point de départ du Chadar.  
 En fait, nous marchons bien une dizaine de kilomètres avant d'être rattrapés par ... le bus de Padum !!!  
 Dans lequel nous nous empressons de grimper.  
 Une heure de piste accidentée encore avec tous les hommes qui s'apprêtent à la même expédition que nous et nous stoppons là où, brusquement la muraille de la montagne se dresse.  
 Cul de sac obligatoire : plus de route.  
 Il nous faut dévaler un pierrier raide pour atteindre la glace, le fleuve qui nous ouvre sa voie. Nous avons aperçu, bien avant, du haut de notre corniche, des passagers du Chadar, arrivant en sens inverse...

Premiers pas. Premiers contacts. Et c'est parti.  
 Nous découvrons et marchons jusque vers dix-sept heures.  
 Chaque foulée est un apprentissage.  
 La glace change d'aspect à tout instant.  
 Parfois, parfaitement translucide, plate, lisse comme un miroir, entre deux glissades contrôlées style patinage, le spectacle des rochers emprisonnés à quelques mètres sous nos pieds retient furtivement notre regard.  
 La distraction n'est pas permise. Les formes changent déjà.  
 Des vagues blanches de neige gelée, inégales, nous entraînent vers les flots bleus, turquoise ou émeraude.  
 Il faut garder l'équilibre, lutter contre la pente, accrocher l'aspérité qui va nous permettre, in-extrémis, d'éviter la chute. Des blocs, comme des icebergs bousculés et figés laissent deviner les remous originels.  
 Par moments, le fleuve se fait oublier.  
 Des couloirs aux murs immenses, silencieux, blancs et noirs nous emmènent sans un bruit, un bout de chemin.  
 Le fleuve est complètement figé, prisonnier.  
 Un détour plus loin, il ressurgit, bouillonnant, coléreux, menaçant.  
 Armés d'un bâton, nous récupérons la position verticale après quelques figures acrobatiques, en riant le plus souvent, mais tout de même ! Le ballet n'est pas toujours très gracieux et, si les fesses nous réceptionnent de temps à autre sans gros dommage, les muscles des cuisses sont tétanisés par la crispation. Les pas sont petits, mesurés, retenus...



Le chemin se dessine par les traces de nos prédécesseurs.

Tant de groupes d'hommes nous ont dépassés que les grottes habituellement utilisées en abris sont déjà pleines. Nous décidons de nous retrancher sur la berge sablonneuse, entre roche et glace. Nous installons notre premier campement.

Jean et moi, nous insinuons notre couchage entre deux rocs qui devraient nous abriter d'un hypothétique vent. Ils ne nous protègent pas de quelques flocons de neige qui nous chatouillent un peu le visage au cours de la nuit, mais ne gênent pas notre sommeil, bien au chaud dans nos « sleeping bags ».



### **Mardi 21 janvier.**

... Passage très délicat.

Au pied de la paroi verticale, la langue de glace est trop étroite et trop fine. Il faut escalader.

La pierre est gelée et glissante. Les hommes veulent m'attacher. A quoi ? Ils se rassurent la conscience en m'arrimant à eux par une sangle... si l'un de nous dévisse, il entraîne les deux autres... Je renonce à me lancer dans les palabres. Nous sommes si attentifs qu'il ne nous arrivera rien.

Une fois descendue sur « glace ferme », j'attends Jean.

Accoutré de sa « goncha », (« robe-manteau » couleur aubergine, traditionnelle en laine épaisse) longue et lourde, il a un handicap supplémentaire.

Je le sens agacé des attentions trop exagérées que lui prodiguent nos compagnons. Il me rejoint sans faux pas. Nous devons réceptionner les sacs avant que tout le monde soit en sécurité. Craignant pour son appareil photo, Jean se hasarde sur une plaque plus proche de nos porteurs encore accrochés à la paroi au dessus de nos têtes... tout en disant : « Je ne le sens pas !!! »

La plaque cède, bascule. Jean tente un saut de cabri sur une autre plaque qui craque instantanément. C'est le bain !

Heureusement, il a le réflexe de se coucher sur la glace, se hisse à plat ventre et je le tire de toutes mes forces.

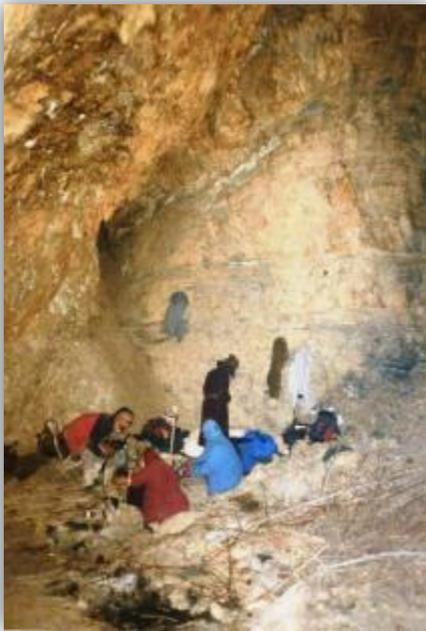
Il en est quitte pour se changer rapidement dès que matériel et amis sont récupérés.



Essorer la goncha n'est pas une mince affaire ! Nous repartons rapidement sans trop nous étendre dans les commentaires. Il ne faut pas se refroidir davantage.

Plus tard, nous passons près des magnifiques cascades gelées de Nierak, après le pont suspendu. Photos obligatoires, avec pointe d'humour...

Histoire de « démystifier » ce parcours « légendaire » pour les « héros » touristes... alors qu'il est le « banal » des autochtones... La grotte Oma sera notre refuge de la nuit. Vaste et haut perchée, elle nous abrite et ses bordures sont entourées de broussailles avec lesquelles nous faisons crépiter bientôt un feu d'enfer. Le linge sèche. La neige tombe cette nuit. Des flocons s'égarèrent sur nos visages, chatouillent nos narines... Sensations.



#### **Jeudi 22 janvier.**

Passages dans l'eau par trois fois. Les hommes se déchaussent. Ils prennent soin de moi. Richen Dorjay me porte sur son dos.

Nous croisons Pierre, notre Suisse-Zanskarpa ami et son filleul Tashi qui vont au Zanskar. Ils nous annoncent encore des traversées mouillées, plus profondes, mais plus courtes.

Cette fois, c'est Angdus qui me porte. Jean se moque. Bof ! Pour une fois que c'est un avantage d'être « Abi » !

Nous rencontrons des touristes façon « Terre d'Av », caravanes de porteurs, tentes, cuisiniers, etc, etc... Nous les semons rapidement. Passages d'escalade encore : puis nous arrivons à nous faufiler le long de la paroi rocheuse, en nous cramponnant, face au mur, sur un mini rebord de glace, arc-boutés pour mieux épouser les contours solides, les flots tumultueux aux fesses...

On ne peut pas dire que ce soit une promenade pour « midinette » !

Après huit heures de marche, une bonne grotte, un bon feu, quelques bons thés, soupe, « dhal », ventre plein et une bonne nuit peu froide, merveilleusement étoilée...

Que demande le peuple !

#### **Vendredi 23 janvier.**

Marche, marche, escalade, chemins dangereux... Rencontres... huit heures de progression, entrecoupées de nombreux arrêts. Nous hésitons à continuer à 16 heures trente, Angdus ne se souvient plus très bien. Sommes-nous encore loin de la fin du parcours ? Sommes-nous encore capables de continuer ?

Oui, mais combien de temps ?

Devant ces incertitudes, nous décidons de chercher un endroit pour dormir. Nous sommes près d'une « doksa » sans toit (bergerie : murets de pierre), à l'intersection du fleuve et d'un cours d'eau. Un pont de glace nous permet d'aller explorer l'autre berge. Le vent se lève, transperçant.

Sur les hauteurs proches, un « chörten » ( monument religieux) est accroché, entouré d'une file de petits monuments.

C'est le site de Niera Bao, lieu sacré qu'Angdus finit par reconnaître. Nous ne trouvons pas d'abri.

Nous nous réfugions au bord de la rivière, en contrebas, parmi des broussailles et des épineux.

Angdus disparaît quelques temps. Il escalade le « chemin de pèlerinage ». Il n'est pas de fatigue si intense qui pourrait l'empêcher de prier en « symbiose » avec quelque Saint Homme, vénéré dans un lieu religieux.



Nous dormons, pour notre nuit la plus froide, sans autre protection que le maigre rempart des branchages piquants vers lesquels la pente nous entraîne. Un ciel magique, de la glace sur les sacs de couchage, mais à l'intérieur... c'est si douillet !

Si grisante, cette sensation de liberté !

Sur le sol, écrasée par l'immensité, toute petite, couchée et vivante, si vivante dans ce silence qui m'absorbe, si proche de cet univers scintillant qui m'engloutit, je me fonds dans la création et je le ressens intensément...

Mes pulsations rythmées à celles du cosmos.

### **Samedi 24 janvier.**

Après le petit déjeuner, soupe épaisse... Nous repartons vers neuf heures sur un sentier parfois scabreux surplombant en à-pic le Chadar...

Nous le longeons ainsi, environ une demi-heure, jusqu'à rencontrer des veines dans la paroi rocheuse, riches en cristaux translucides... Fouilles et récupération de pierres...

Tashi s'active. Angdus rêve. Et si c'étaient des diamants ?

Nous repartons, toujours haut perchés. Une vingtaine de minutes plus tard, nous redescendons sur le fleuve. Quelques pas encore sur la glace. Après un méandre, un pont en construction, une route sur l'autre berge, un camion à l'arrêt et Chilling...

le village du bout du Chadar.

Il est dix heures trente quand nous abordons la dernière montée qui nous mène à l'entrée du monde « civilisé ».

C'est la pause bière et thé au resto du coin.

Les militaires et leur camion nous rejoignent.

Ils nous embarquent direction Leh et nous retrouvons la piste rude et poussiéreuse, ballottés une nouvelle fois entre pelles et pioches, partageant l'inconfort quotidien de Népalais, les travailleurs de la route. Ils sont heureux de ce travail de forçats qui leur rapporte un salaire de 100 roupies par jour (2 euros), ce qu'ils ne pourraient espérer gagner dans leur pays.

Nous sommes priés de descendre à Niemo, une heure et demi plus tard où nous pourrions prendre un bus.



Des jeunes se lèvent pour nous laisser des places assises quand nous montons dans le véhicule.

Notre état de poussière et de fatigue doit se voir...

Nous retrouvons les mélodies acidulées et entêtantes des chants indiens.

Silence intérieur.

Le repos des « guerriers ».

Sourires échangés avec nos voisins bien habillés.

Clins d'œil complices entre nous...

La fine équipe.

